

La Saint Symphorien 1562 à Caylus

Extraits de la communication de Ghislain TRANIE

Le « sac » de Caylus, à la fin du mois d'août 1562, constitue l'un des épisodes de la première guerre de religion, guerre civile destructrice, aux frontières du Quercy et du Rouergue. Un récit catholique met en scène la relation dramatique de ce corps à corps de la mort contre la vie. Vivre et mourir, c'est alors faire l'expérience de violences multiples dans leur objet, leur mise en rituel, leur représentation. Ce récit peut alors être le point de départ d'une lecture de l'évènement à travers les rites de violence et les rites de réparation¹ qui s'y déploient, et qui renvoient à un imaginaire, entre guerre civile, conflictualité propre à un espace frontière, et volonté protestante d'éradication des images et de la messe papistique.

Les manuscrits publiés par l'abbé Galabert (1878)

Trois sources permettent d'appréhender le sac de Caylus :

- les registres municipaux, classés et analysés en 1873 par Jean Ursule Devals, archiviste du Tarn & Garonne² ;
- les actes juridiques précisant l'étendue des libertés et autres franchises de la ville, renouvelés par la chancellerie royale sous les règnes de Charles IX et Henri III, après la destruction des actes originaux en août 1562 ;
- deux témoignages manuscrits enfin, dont le plus complet est publié en 1878 par l'un des membres les plus actifs de la Société archéologique du Tarn & Garonne, l'abbé Firmin Galabert³. Ce dernier manuscrit relate la prise et le sac de Caylus le 22 août 1562, puis l'occupation de la cité jusqu'au 25 août suivant, par l'armée de Duras, soutenue par une milice venue de Saint-Antonin. Galabert s'appuie en fait sur deux textes découverts au gré de ses recherches, et qui semblent des copies d'un texte antérieur, rédigé en 1613. L'auteur anonyme mentionne toutefois son âge, 69 ans, indiquant écrire à l'occasion de l'inauguration d'un nouvel autel dans l'église Saint Jean-Baptiste. Galabert ne manque pas d'appuyer son édition sur un appareil critique, faisant remarquer non seulement que les deux

manuscrits comportent quelques pages similaires, mais également que les faits relatés entrent en concordance parfaite avec les registres municipaux de Caylus. À distance, une autre source vient en outre conforter ce témoignage : un autre texte manuscrit également publié par la Société archéologique du Tarn & Garonne et tout à fait similaire quoique plus ramassé et succinct, où le massacre est associé à la fête votive de Saint Symphorien⁴.

Chronologie :

21 août – Duras s'avance depuis Saint-Antonin vers Caylus, encercle la ville, et cherche à prendre la ville du côté de la porte du Marché.

22 août – Des émissaires de l'armée de Duras engagent des pourparlers avec les consuls et les capitaines de la ville alors qu'une milice saint-antoninoise s'approche et que, de toutes parts, les huguenots font des brèches dans les murailles et les tours. Les maisons de la ville sont pillées, les images détruites, les prêtres pourchassés et massacrés, ainsi qu'un grand nombre d'habitants et de défenseurs de la ville.

23 août – La chasse aux prêtres se poursuit.

24 août – Une tentative de viol est rapportée à un capitaine protestant qui se hâte de faire arrêter et exécuter le soldat coupable. Les objets du culte sont rassemblés par les capitaines protestants.

25 août – Le butin est emporté hors de la ville et les survivants sont chargés d'enterrer les morts, pour partie dans l'église, pour partie dans des fosses communes.

26 août – L'armée protestante se retire à Saint-Antonin, en emportant le reste du butin et plusieurs otages pris parmi les notables de la ville. Le curé de Caylus est alors reconnu et tué. Plusieurs partisans de Saint-Antonin demeurent cependant à Caylus.

« Au nom de Dieu, et d'autorité du seigneur de Duras est faite inhibition et défense à tous soldats et autres, de ne tuer aucune personne⁵ ».

Une violence civile ?

D'emblée le récit situe la prise et le sac de la ville dans un contexte qui, bien que circonscrit à l'année 1562, dépasse largement le seul cadre de la ville. Ces signes de violence marquent le basculement du

Quercy et plus largement du royaume dans une dynamique conflictuelle. Dans le cas de Caylus, c'est la progression de l'hérésie au cœur d'un espace juridique, la châtellenie, qui inaugure le cycle des guerres de religion. Un colporteur, David, est arrêté par les consuls puis remis le 25 mars au prévôt du sénéchal de Montauban, avant d'être brûlé à Toulouse avec ses livres quelques temps après. Cet évènement semble, dans le récit, le signe précurseur du début de la violence, le narrateur continuant son propos par la relation de la furie iconoclaste et des prémices de la guerre civile, qui engagent les notables de Caylus à mettre à l'abri l'image de Notre-Dame de Livron au cœur de la cité, dans l'église Saint Jean-Baptiste.

Une guerre civile donc, avec sa capacité à rompre la paix et à mettre à bas une certaine sociabilité qui permettait encore, dix ans auparavant, d'atténuer les dissensions religieuses. Il faut à cet endroit citer une anecdote, reprise dans les histoires de Saint-Antonin, sur une procession célébrant l'Assomption de la Vierge, le 31 août 1552 :

« L'an mil cinq cens cinquante deux et le dernier jour du mois d'aoust, furent faictes les monstres du montament et sourtirent dehors les faulx bourx de la Condramyne, et, après estre passés ceulx du montament, tomba et soy esfonssa le pont levady de ladite porte et tumbarent environ cent ou six vingtz personnages tant homes, femmes que petits enfans dans le ruisseau de la Boneta ; et, par la grace de Dieu, personne ny moreut que fust un grand miracle et encore plus grand en fust le miracle, car y avoit pour lors grandz haynes entre plusieurs des qui tumbarent et inhimitiés, mayz lors furent ils faictz amys, car trestous beurent ensemble en un vayceau de ung brevaige⁶ ».

Une guerre civile encore, du fait du dévoiement des pratiques de la guerre, exercée contre l'autorité du roi, et surtout exercée dans une collusion entre gens de guerre : l'armée de Duras et la milice urbaine informelle venue de Saint-Antonin. D'où un scénario militaire qui souligne les divisions internes du camp ennemi, même si, in extremis, un certain ordre paraît rétabli. L'assaut de la ville semble en effet d'abord régi par le désordre d'une foule massacrate et inorganisée :

« Les ennemis étant entrés par la porte ou brèches, avant que de donner l'assaut et de crier l'alarme, firent grand amas de gens dans les

maisons plus proches desdites brèches, et firent aussi entrer de leurs tambourins qui semblent dire Tuez tout, quand on donna l'assaut ; et ce faisant on rompaît les portes des boutiques des maisons à coups de hache, et on massacrait et tuait tout ce qu'on pouvait trouver, de sorte qu'il y en eut deux cent cinquante de la ville, soit prêtres, marchands, artisans, paysans ou autres, qui s'étaient réfugiés dans la ville et qui y furent tués⁷ ».

Cependant, le temps de l'assaut passé, les capitaines protestants remettent de l'ordre aux opérations, et à l'envahissement désordonné succède une violence plus exclusive, où les prêtres et les images religieuses sont seuls visés :

« Au nom de Dieu, et d'autorité du seigneur de Duras est faite inhibition et défense à tous soldats et autres, de ne tuer aucune personne, sinon que ce soient des prêtres, et qu'ils n'aient à faire tort ou injure ou de fait ou de parole à l'honneur d'aucune fille, sur peine de vie⁸ ».

La prise de Caylus au cours de la première guerre de religion, marque dans le Sud-Ouest la confrontation entre les armées de Duras et de Montluc. Si cette opposition témoigne de la rupture confessionnelle et des violences qui en découlent, elle se veut encore une compétition pour la captation de la représentation légale de la monarchie. Tout débordement susceptible de remettre en cause cette légalité des armes ne peut alors être toléré. Et lorsqu'une tentative de viol est rapportée à l'un des capitaines protestants par celle qui y a d'ailleurs bien résisté, ce dernier ne manque pas de faire châtier l'impudent « à coups d'arquebuse⁹ ».

...Le choix d'un gouverneur, de capitaines, la présence de compagnies, l'armement, l'acquisition de poudre, la réfection et la consolidation des murs sont des charges continues pour les consuls dès le mois de janvier 1562. Cette attention constante est assurément la conséquence du passage de Saint-Antonin au giron calviniste depuis la destruction de l'abbaye et la fuite des chanoines vers Caylus l'année précédente. En outre, dans le temps du basculement vers la guerre civile, l'alerte semble le corollaire de la pénétration évidente du calvinisme au sein de la cité. Le 19 février en effet, des calvinistes installés à Caylus demandent publiquement aux consuls un lieu de prêcher.

A partir de ce moment, ceux-ci n'ont de cesse de fortifier la ville. La crise d'août 1562 n'est alors guère surprenante. Surtout, elle ancre durablement les consuls et la communauté dans l'angoisse d'un autre assaut, et surtout d'une autre trahison. Ainsi, le 17 octobre 1568, instruit qu'un complot se trame pour livrer la ville aux calvinistes, le capitaine La Poujade fait arrêter deux individus et les fait aussitôt passer devant un conseil de guerre. Prévenir la rumeur, éventer les stratégies protestantes élaborées depuis Saint-Antonin deviennent des soucis durables. Les consuls s'informent par exemple de la venue supposée du roi de Navarre à Montauban le 26 novembre 1588, avant d'envoyer le 5 décembre suivant un espion à Saint-Antonin.

Le désastre d'août 1562 plonge Caylus dans une peur panique nourrie par une rumeur, sans cesse réactivée, de la mémoire du «sac» de la ville et du massacre des religieux. Pour les habitants de Caylus, le retour à la concorde civile ne saurait donc s'envisager sans un retour à l'ordre de Dieu.

I – La guerre des frontières : « Arry moussen Consul¹⁰ ».

Une violence de confins

La violence civile, signe d'un abandon de Dieu, se double dans la narration du notable anonyme d'une autre forme de violence, relative aux confins, opposant deux communautés antagonistes, Caylus en Quercy et Saint-Antonin en Rouergue, cité catholique et cité réformée, nouveau relais du pouvoir royal et ancien relais de ce même pouvoir. Saint-Antonin est en effet au XVI^{ème} siècle une cité qui peine à retrouver la prospérité économique et l'autonomie politique des XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles. Les guerres du XV^{ème} siècle, la peste, et la fidélité envers les Armagnacs, ont sérieusement mis à mal le rayonnement de la cité, concurrencée au niveau administratif par Caylus et Villefranche-de-Rouergue, deux cités fidèles à la monarchie et désignées comme relais du pouvoir pour le Quercy et le Rouergue au XVI^{ème} siècle.

Une hypothèse pourrait alors être avancée : à Caylus, où au XVI^{ème} siècle, le pouvoir royal affirme sa protection et sa faveur, et à Saint-Antonin, où s'opère une forme de repli matérialisée dans une sorte de république huguenote, la confessionnalisation ne doit-elle pas être appréhendée en fonction de cet antagonisme identitaire ? Et par

conséquent, la violence de la Saint-Symphorien 1562 ne serait-elle pas un discours sur l'antique rivalité des deux cités, réactivée par la crise que traverse le royaume ? Pour le narrateur anonyme, la destruction des signes de la faveur royale et de la puissance consulaire suit la même perspective que la furie iconoclaste, à ceci près qu'elle s'identifie plutôt aux troupes venues de Saint-Antonin qu'à celles de Duras ; ce qui donne lieu à une procession carnavalesque pour un consul de Caylus fait prisonnier :

« Le même jour, un soldat descendant de la maison de Pierre Lagarde, consul, ayant trouvé un chaperon, le mit sur le col d'un âne, et le frappant d'un gros bâton, disait ceci : « Arry moussen Consul »¹¹ ».

La scène, qui relève de la farce, pourrait apparaître secondaire par rapport à l'iconoclasme. La chasse aux prêtres, traduit alors un élan pour les assaillants qui, en détruisant par ailleurs tous les signes de la puissance consulaire, prétend refonder la communauté autour de l'institution du prêche protestant. Rien d'étonnant dès lors à ce que les chartes de privilèges soient les premiers symboles civils visés, d'autant que les libertés de la ville ont été singulièrement étendues au XVI^{ème} siècle, assurant aux consuls une meilleure emprise juridique sur une circonscription de confins entre Quercy et Rouergue : la châtellenie.

Depuis 1539 au moins, les consuls de Caylus, suivis de leur syndic, de leur greffier et de plusieurs notables de la ville, se déplacent pour tenir leurs délibérations dans leur vaste circonscription. Avec la disparition des chartes de privilège, la communauté semble perdre son fondement juridique. D'autres emblèmes de la vie municipale sont quant à eux détruits, notamment le timon du poids public et l'horloge de la ville. La ruine de la cité semble complète, comme le résume le secrétaire des registres municipaux au mois d'août 1564 :

« Durant les derniers troubles, la ville et chastellenye de Caylus a esté obceddee et detenue par le feu sieur de Duras et ses gens, qui ont prins, pillé ruyné et emporté tous les biens des supplians, ensemble leur bestial et harnoyz, et les ont tellement pillez, qu'ils en ont despouillé les ungz et ne leur ont laissé leurs chemises, ont tué et massacré les autres, abattu, desmolly et ruyné plusieurs esglises et maisons¹² ».

Cet épisode demeure isolé au sein des guerres de religion entre Caylus et Saint-Antonin, car, pour l'essentiel, ce sont les frontières des territoires des deux cités qui font l'objet d'incessantes entreprises de déstabilisation, soit par le pillage du bétail et des récoltes, soit par des attaques menées contre des maisons fortifiées situées à la lisière du territoire. En janvier 1587, le consul Raucoules enlève ainsi, non sans mal, des bœufs dans le voisinage de Saint-Antonin avec l'aide de soldats de la garnison établie à Caylus : poursuivi au retour dans la vallée de la Bonnette, il a deux de ses hommes blessés et un troisième tué, mais parvient finalement à bon port. Autre exemple de vexation engagée à l'égard des limites juridictionnelles, le fort de Pailhayrols, pris par la milice de Saint-Antonin en 1577. Situé à la limite de Caylus et d'Espinac, contrôlant la route de Caylus à Verfeil, vers le Rouergue protestant, cette maison forte assume une protection évidente pour la châtellenie de Caylus, de la même manière que le château de Cas sur la route de Caylus à Saint-Antonin.

Le règlement des contentieux de juridiction est par conséquent au cœur des tentatives de pacification et des accords, souvent fragiles, sont passés entre les deux parties. Le 1^{er} mars 1587, les consuls de Saint-Antonin proposent ainsi à ceux de Caylus un traité sur le labourage, à condition que ce traité soit aussi souscrit par les consuls d'Arnac, de Varen et de Vailhourles¹³. Caylus et Saint-Antonin apparaissent ainsi au centre d'un espace de confins, où la géographie historique est de fait complexe et source de conflits de juridiction. Le territoire de Saint-Antonin, ancienne vicomté rouergate, comprend ainsi des territoires situés en Quercy et en Albigeois. La châtellenie de Caylus, quercynoise, comprend quelques juridictions en Rouergue. Le principal protecteur de Caylus, François de La Valette, baron de Cornusson, sénéchal et gouverneur de Toulouse, est largement possessionné en Rouergue. Cette protection résulte d'échanges et d'une économie de dons :

- Aux présents des consuls répondent la protection militaire de la ville du capitaine La Poujade, un cadet de la maison de La Valette ;

- Au prêt des tapisseries de Cornusson à la ville de Caylus pour la préparation des Etats de Quercy au printemps 1581 répond l'engagement ligueur de Caylus, etc.

Le baron de Cornusson est un relais indispensable entre le pouvoir royal et les consuls durant les guerres de religion. Il ne faut cependant

pas s'y tromper : à travers la maison de La Valette, c'est l'intégration à l'ordre du royaume que visent les consuls de Caylus. Il n'est alors guère surprenant de constater que la violence des confins, de la même manière que la violence civile, ne peut prendre fin que dans l'affirmation du devenir de la cité dans un ordre monarchique, incarné par le séjour de Louis XIII à Caylus au mois de juin 1622, alors que se prépare le siège de Saint-Antonin par les troupes royales.

II - La Guerre religieuse et ses excès

Passé l'assaut décisif contre la ville et le « *Tuez tout* » lancé à la soldatesque investissant les brèches, les capitaines calvinistes instaurent un certain ordre : au désordre premier de la violence succède une mise à mort, dirigée contre ceux qui ont fauté contre Dieu, à l'endroit même où la profanation a été accomplie. Le pillage cède alors la place à un geste de purification : défense est faite « *de ne tuer aucune personne, sinon que ce soient des prêtres*¹⁴ ».

Car Caylus n'est pas seulement le refuge des prêtres et des chanoines chassés de Saint-Antonin en 1561 : les consuls y sont aussi les principaux ordonnateurs du pèlerinage de Notre-Dame de Livron. « *Ensuite ces maudits hérétiques se mirent à rompre les autels et images, entr'autres celle de Notre Dame de Livron ; on jeta les tabernacles, bancs, chaises et images de bois au fond du degré et on y mit le feu, [...] et encore on rompit trois cloches, étant montés au clocher, de six qu'il y en avait*¹⁵ ».

Détruire la statue de Notre-Dame de Livron revient donc à ruiner les fondements d'une ville « idolâtre » pour les protestants, et à profaner l'objet même de la protection divine de Caylus, que seule une légende permet par ailleurs de transmettre après le sac de la ville. Au courage du clergé, s'oppose ainsi l'intransigeance des huguenots, notamment dans le cas d'un prêtre, Jean Pradel, érigé en figure de martyr :

« *Le lendemain dimanche, vingt-troisième du mois d'août, on trouva un autre prêtre nommé M. Jean Pradel, qui avait resté jusque-là, homme de bien, de bonne vie, âgé de quarante-cinq ans au plus, et fort courageux, homme savant, qui fut mené devant le capitaine Santage, un des principaux capitaines de la dite armée, qui le voulait même sauver s'il eût voulu renoncer à sa religion, lui promettant donner le commandement de*

caporal à cause de sa valeur ou savoir, ou que en refus de ce, il le ferait arquebuser ; mais le pauvre fort patient lui répondit qu'il aimait mieux mourir que renoncer à sa religion, que si on lui tuait le corps on ne lui tuerait pas son âme. En telle bonne et sainte résolution il fut conduit au grand orme du Vignal, où étant attaché il fut tué à coups d'arquebuses, et ainsi mourut ce pauvre martyr¹⁶ ».

Parce qu'il écrit bien après les faits, le narrateur ne fabrique cependant pas un martyr qui servirait de base à une prédication vengeresse et à un discours catholique prophétique d'une Saint-Barthélemy à venir. En réponse à cette « Saint-Symphorien », est-il besoin de rappeler que le postulat de départ de cette narration, se situe à mi-chemin entre l'écrit du for privé et la chronique. Suit l'histoire de ce prêtre réfugié dans le clocher et que les protestants débusquent.

« Ils y trouvèrent un pauvre prêtre nommé M. François Coste, qu'ils jetèrent en bas, et par un coup du ciel, il s'arrêta sur le toit d'une maison où est le four, et vivant encore.

Vint un autre prêtre renié, nommé Jacques Rames, dit de Ramel, qui lui tira avec un casse-pistoles et le fit tomber en bas, et on le tua à coups de coutelas, encore prenait-il les coups avec les bras pour garder sa tête, tellement que ses bras furent tout déchiquetés¹⁷ ».

Une messe est abolie à coup d'arquebusades, et comme si cela ne suffisait pas, le sol d'une église devient le charnier des prêtres et des catholiques massacrés :

« Après cette proclamation, certains soldats, tant arquebusiers que hallebardiers ou autres en grand nombre, emmenaient et conduisaient un pauvre prêtre par tous les lieux où on a accoutumé passer ceux qu'on conduit au supplice, nommé M. Guilhem Laché, revêtu du beaux habits sacerdotaux, et entr'autres d'une belle chape en velours rouge toute neuve, enfin comme s'il eût été prêt et disposé à célébrer la Sainte-Messe ; et il fut conduit en cet état, tête découverte et les mains jointes, par la ville, et puis au grand autel de la grande église, et là commençant son Introït, et ayant monté le degré, on lui jeta plusieurs arquebusades de la table du

Purgatoire, qui est près l'entrée de la dite église, et ainsi mourut le pauvre martyr, criant à Dieu vengeance, comme l'on peut pieusement croire. Son sang se connut longtemps sur les pierres du degré¹⁸ ».

Pour terminer cet épisode douloureux, il faut se retourner vers le narrateur, un notable assurément, et sur l'imaginaire à travers son écriture, en revenant sur l'importance des « signes » qui font de l'auteur un croyant qui, après avoir vécu des décennies dans l'inquiétude, éprouve sans doute une raison à la raison (catholique) dans l'inauguration de ce nouvel autel en l'église Saint Jean-Baptiste.

Pour les hommes du XVI^{ème} siècle, rien de visible ne peut exister pour soi. Tout est création, et partant contient quelque chose qui le relie à la Création. Ainsi, le corps, les humeurs, les signes, les faits observables sont autant d'éléments du microcosme en relation avec le macrocosme, Dieu. L'infiniment petit ne peut être dissocié de l'infiniment grand. L'auteur anonyme recueille ainsi plusieurs faits a priori sans grande importance, qui sont les signes d'une écoute croyante :

« On peut ajouter que le lendemain, dimanche, vingt-troisième dudit mois d'août, fit de grands tonnerres, pluies et orages, de sorte que les eaux découlaient par les rues rouges comme sang ; des soldats qui se promenaient dans la loge du marché, commencèrent de frapper leur poitrine, disant que Dieu les voulait punir de leur malice¹⁹ ».

Mais déjà les hérétiques se retrouvent châtiés de leurs blasphèmes, et la cité peut retrouver son unité confessionnelle, avec le départ et la ruine des huguenots, privés de sépulture chrétienne :

« ...ils s'en vont à Vers ou un peu par-delà, lesquels passant bien près d'une châtaigneraie où était M. Dubuc ou Montluc avec ses forces en embûche, qui donnant sur cette canaille, les étrilla si bien, que peu s'en sauvèrent ; tellement que peu de temps après, ayant fait rompre une branche de châtaignier vert, on y trouva au-dedans les ossements de cinq ou six hommes qui pour se sauver étant entrés dedans par le haut, et puis ne pouvant sortir, y finirent malheureusement leurs jours de la rage, de la faim, ce qu'ils avaient même fort bien mérité²⁰ ».

III - Lorsque 1562 surgit en 1612...

Plutôt que chronique, le manuscrit repéré par l'abbé Galabert semble la confession d'un croyant effectuant un retour sur lui-même, 50 ans après, à l'occasion d'un évènement réactivant un imaginaire singulier, où la parole se fait prédication de la barbarie réformée, de la nécessaire pénitence, et de l'attente de Dieu. Faut-il alors comprendre la Saint-Symphorien 1612 comme le moment d'un renouveau catholique pour la communauté caylusienne ? Ne faut-il pas plutôt y voir la marque d'un ultime rite de réparation, après l'instauration d'une procession générale tous les 25 août et la dédicace d'une nouvelle image de la Vierge de Livron en 1570 ? La remise en place de l'autel en l'église Saint Jean-Baptiste signifie certes la fin d'un cycle de violences et le retour de la cité à un ordre catholique.

La Saint-Symphorien 1612 peut toutefois constituer un rite de réparation dans la mesure où la pacification royale impose un ordre politique nouveau. L'espace civil se sépare de plus en plus de l'espace sacré, Caylus s'affirmant davantage comme l'un des relais administratifs de la monarchie dans cette zone de confins. Ainsi la construction de la route royale entre Caussade et Villefranche-de-Rouergue au XVIII^{ème} siècle, au grand dam de Saint-Antonin, a relégué cette cité dans les marges du territoire²¹.

*Extraits de la communication de Ghislain Tranié
du 20 juin 2009 lors du 59^{ème} Congrès de la Fédération Historique
de Midi-Pyrénées, à Cahors.*

Bibliographie et Notes

1. Barbara B. Diefendorf, « Rites de réparation : rétablir la communauté durant les guerres de religion », communication dactylographiée, séminaire de Denis Crouzet, I.R.C.O.M./ Centre Roland Mousnier, Université de Paris Sorbonne, 11 mai 2009.
2. Jean-Ursule Devals, « Notes pour servir à l'histoire de Caylus, recueillies dans les archives de cette ville, par Devals aîné, Montauban, Forestié 1873 ».
3. Firmin Galabert, « Documents inédits sur l'histoire de Caylus. Chronique manuscrite anonyme du XVII^{ème} siècle, publiée par M. l'Abbé Galabert », Bulletin de la société archéologique du Tarn et Garonne, 1879, t. VI, p. 13-28.
4. M. Bonnaïs, « le sac de Caylus (1562) », Bulletin de la société archéologique du Tarn et Garonne, 1912, t. XL, p. 91-101. Ce second témoignage est l'œuvre d'un notaire de Caylus de la seconde moitié du XVI^{ème} siècle. La désignation du massacre sous le vocable

de Saint-Symphorien trahit sans doute la vision de son auteur, le massacre de 1562 signifiant le début d'un cycle aboutissant à la Saint-Barthélemy.

5. Firmin Galabert, art. cité, p. 21.

6. Robert Latouche, « Histoire de Saint-Antonin Noble-Val », Paris, Res Universis, 1990(1926) p. 54.

7. Firmin Galabert, art. cité, p.20.

8. Ibid., p. 21.

9. Ibid., p. 22

10. et 11. Ibid. p. 23

12. Jean-Ursule Devals, ouvr. cité, p.74.

13. Sur la question des « trêves de labourage » comme préparation progressive à la pacification civile et à la paix de religion, voir Pierre-Jean Souriac « Eloigner le soldat du civil en temps de guerre. Les expériences de trêve en Midi toulousain dans les dernières années des guerres de religion », *Revue historique*, CCCVI / 4, n° 632, octobre 2004, p.787-819.

14. Firmin Galabert, art.cité, p.21.

15. Ibid, p.21.

16. Ibid, p.22.

17. Ibid, p.21-22.

18. Ibid, p.21.

19. Ibid, p. 26.

20. *ibid.*, p. 25.

21. Claude Harmelle, Gabrielle Elias, « Les piqués de l'aigle » (los picats de l'ègla). *Saint-Antonin et sa région (1850-1940). Révolutions des transports et changement social*, *Recherches* n°47/48, 1982, p.69-76.

